

# Soukeyna MBAYE

**Date de l'entretien :** 25 mars 2014

**Lieu de l'entretien :** Bordeaux

**Enquêteurs :** Fara POHU

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

**SOUKEYNA MBAYE** - Je m'appelle Soukeyna Mbaye. Je suis sénégalaise d'origine. Et je vis en France depuis vingt-sept ans.

**FARA POHU - Et dans quelles circonstances tu es arrivée en France ?**

Je suis arrivée en France en... J'ai rejoint mon mari. Je crois que si ce n'était pas dans ce contexte-là, aussi je serais là, avec mes propres moyens. Mais heureusement c'est tombé que mon mari a immigré. Et moi je l'ai suivi avec mes enfants.

**Tu souhaitais venir.**

Oui.

**Pour quelle raison ?**

Pour étudier. Pour étudier. Je croyais que c'était si simple. J'allais étudier. Nous allions étudier et rentrer au Sénégal.

### **Donc, en fait, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous avez étudié ?**

Pas comme je souhaitais parce que j'ai fait un choix qui était d'arrêter et de m'occuper de mes enfants. Et je ne l'ai pas regretté.

### **Et après, l'idée de repartir au Sénégal n'était plus d'actualité ?**

Après des années, quand on est confrontés à la réalité, on se rend compte que tout n'est pas comme ce qu'on avait prévu. Les choses se sont passées autrement. On était vraiment assignés.

### **C'était compliqué ça ?**

Ah oui, c'était compliqué. Mais je crois que c'est la vie aussi qui est compliquée. Quand on a déjà pris une décision, je crois qu'on se dit qu'il faut maintenant se battre jusqu'au bout. Il faut se donner les moyens d'y arriver. On est là. Donc on va faire des choix, des priorités et avancer.

### **Ton mari il étudiait quoi ici ?**

Mon mari, quand il était venu, il était en B1 en sciences de l'éducation. Après il a fait un doctorat. Après il a eu un CAPES... C'est le CAPES oui, le PLP 1, 2 (Professorat de Lycée Professionnel) aussi il les avait. Après il est parti enseigner dans les lycées, collèges. Moi j'étais restée plus ou moins mère au foyer pendant des années, tout en essayant d'aller comprendre ce qui se passait autour de moi, la raison pour laquelle je m'étais engagée dans des associations pour comprendre.

### **Alors, comment ça a commencé cet engagement dans les associations ?**

Cet engagement a commencé par des informations par-ci, par-là, des rencontres avec des personnes qui me parlaient de ce qu'ils faisaient et qui... Par exemple, je vous ai parlé de cette personne-là, qui me disait qu'elle était en formation et que,

dans cette formation, ils ont parlé des femmes sénégalaises dans une association. Je me suis dit : "J'aimerais bien aller là où on parle des femmes sénégalaises et surtout des femmes, et de quoi on parle. Qu'est-ce qu'on peut dire des femmes sénégalaises ?" Ça en est un. Ça m'a vraiment motivée pour sortir de chez moi, aller à la rencontre des personnes. En plus de ça, aussi, j'étais très impliquée dans la vie des Sénégalais aussi, qui se rencontraient, qui se regroupaient quand il y a des événements. Et comme nous, les femmes sénégalaises aussi, on a l'habitude de nous rencontrer. Ça fait partie de nos habitudes culturelles. Même au Sénégal, on se rencontrait entre femmes, pour discuter, échanger, faire nos actions de solidarité, d'entraide, d'écoute et de loisir.

### **Quelles étaient ces associations ?**

Entre autres, l'USG, l'Union Sénégalaise de la Gironde, qui était une grande association aussi qui avait bien démarré, malheureusement qui s'est arrêtée en cours de route, peut-être par manque d'expérience ou autre chose. J'étais très impliquée aussi dans les centres sociaux, les centres... J'allais au Grand Parc, au centre social du Grand Parc. J'avais une copine qui allait là-bas et j'étais très impliquée avec elle dans les activités, rencontrer d'autres femmes, d'autres cultures. Il y avait des moments de convivialité, des ateliers qu'on faisait avec elle, des... comment dirais-je, des ateliers culinaires. J'ai travaillé aussi avec une autre association avec la mairie de Cenon, quand il y avait les tours André Gide à Cenon qui allaient être démolies. C'est l'accompagnement du public, rencontre avec les jeunes, les populations.

### **Donc ton engagement il ne s'est pas arrêté aux gens issus du Sénégal ? C'était beaucoup plus large que ça en fait.**

C'était beaucoup plus large parce que je me suis dit que si ça ne s'arrêtait que chez les Sénégalais, je ne pourrai pas savoir ce qu'il se passe. Il fallait aller voir ce qu'il se passe autour de moi, et comment vivent les gens. Nous on est venus du Sénégal, on vient rencontrer des personnes, on est venus voir des personnes. Je crois que ce

n'est pas... que ce ne sera pas inutile d'aller voir comment ils vivent, ce qu'il se passe, ce qu'ils disent, comment ils réfléchissent, les représentations qui se font, essayer de conjuguer les choses, partager, échanger avec eux pour améliorer nous aussi notre situation

**Et parmi ces femmes sénégalaises, vous étiez nombreuses comme ça à vous engager ?**

Dans un premier temps, dans l'association sénégalaise, oui. Mais, en dehors de l'association, comme je faisais, j'étais tout le temps dans les associations, dans les communes, à la mairie, conseil de diversité, associations avec Karfa Diallo... diversité aussi. Mon engagement, aller voir, comprendre, je crois qu'il n'y en n'avait pas beaucoup en ce moment. Il n'y avait pas beaucoup de femmes, pas seulement sénégalaises, mais pas beaucoup de femmes africaines qui étaient vraiment dans cette démarche, parce qu'à un moment donné, je tournais quoi. J'avais cette soif de comprendre quoi, de ne pas perdre de temps quoi. Je me suis dit que j'étais à la maison, je m'occupais de mes enfants, je les accompagnais pour leur scolarité. Mais après aussi, je m'évadais que ce soit dans des formations professionnelles, dans des associations. Aller voir, comprendre, discuter avec les gens, échanger. J'étais vraiment dans cette recherche quoi, de pouvoir peut-être aussi construire ma vie de citoyenne, aussi, pouvoir faire un lien aussi avec l'autre public africain que je rencontre, d'autres femmes...

**Et les autres Sénégalais ou Africains qui étaient là, c'étaient des gens qui venaient pour quelle immigration, enfin, dans quel cadre ?**

La plupart c'était... C'est une immigration économique. C'était la majorité quoi, la majorité. Ensuite, ça a commencé avec... de plus en plus avec les étudiants quoi, qui sont venus pour étudier. Il y en a eu de plus en plus, surtout dans la formation continue, qui étaient venus avec des familles, des enfants, faire des troisièmes cycles.

**Et alors, tu m'as expliqué que tu as beaucoup suivi la scolarité de tes enfants. Il y avait l'Union sénégalaise, l'USG. Et par ailleurs, vous aviez monté un groupe de soutien aux enfants je crois, de soutien scolaire ?**

Oui, oui. Dans la cité où j'habitais Henri Sellier à Cenon, au bas Cenon. Donc il y avait beaucoup de population d'origine immigrée. Il y avait beaucoup d'enfants qui n'étaient pas scolarisés. Donc ils venaient d'arriver. Donc il fallait vraiment les accompagner dans ce soutien scolaire-là, dans l'apprentissage de la langue, l'apprentissage de la culture...

**Là, tu retrouvais ton rôle d'institutrice que tu avais au Sénégal ?**

Exactement. Oui, oui. Et l'Union... Parce que j'avais enseigné aussi au Sénégal. J'ai enseigné six ans à l'école primaire au Sénégal. Donc j'ai eu un CAP ce qui m'a permis d'avoir une inscription à l'université de Bordeaux II où j'ai obtenu un DEUST. Après j'ai arrêté parce que j'ai eu un enfant malade. Et il fallait que je m'occupe de lui et des autres aussi scolarisés, et donner plus l'opportunité à mon mari de faire ses diplômes et...

**Sa carrière.**

Et sa carrière. C'est un choix. Je l'ai fait et je ne l'ai pas regretté. Je n'ai pas du tout regretté. Donc je reviens sur l'accompagnement à la scolarité de ces enfants de la cité. Et là, c'est l'USG qui nous avait soutenu, qui nous avait envoyé deux étudiants qui venaient après les journées au moins deux fois dans la semaine et Domo France nous avait prêté une salle. On recevait ces enfants-là, on les accompagnait pour pouvoir suivre leur scolarité. Et puis des enfants que je retrouve maintenant, qui ont grandi, qui ont fait des carrières, qui sont vraiment épanouis. Ça fait plaisir quoi. Surtout les filles. J'ai vu des filles, vraiment, qui s'en sont bien sorties. Elles s'en sont bien sorties.

## **Ça a fait une différence quoi.**

Oui.

## **Et il y avait aussi une association dans la cité c'est ça ?**

Oui, c'est l'association dans la cité qui était très dynamique aussi. On faisait beaucoup de sorties avec les familles. Sorties de journées. On faisait des soirées. Pique-niques dans la cité. Tout le monde venait. Tout le monde se sentait bien, à l'aise. On échangeait des moments conviviaux de rencontres et d'échanges. Ça aussi c'était bien.

## **Oui, ça t'a permis ça de recréer un réseau social en France ?**

Oui. J'ai créé un réseau en allant vers les associations, en allant vers les associations dans les communes, dans les associations pour les personnes... Très souvent je recevais beaucoup de courriers. A un moment donné, je recevais beaucoup, beaucoup de courriers. Et je suis de nature très curieuse intellectuellement. Et je voulais aussi... Il y avait quelque chose que je voulais construire, j'ai l'impression. Je ne voulais pas perdre de temps. Je ne voulais pas laisser un vide. Il fallait que... J'allais... Mon mari me disait : "Mais tu ne peux pas être partout". Je lui disais : "Oui, mais là, ça a l'air intéressant. Il faut que j'aille voir ce qui se passe".

## **C'était quoi ces courriers ?**

Pour m'inviter sur des moments de rencontres avec des associations, sur des sujets qui touchent à l'éducation, que dire de la place des femmes - j'étais très touchée à ça... Parce que je me suis dit... Je me disais aussi... J'avais quand même les enfants quoi. Et je me disais tout le temps : "Ça suffit quoi. Ça ne peut pas continuer comme ça. Il faut que les femmes sachent qu'elles ont une place quoi. On doit revendiquer cette place. Il faut qu'on sache qu'après tout c'est nous qui faisons avancer le monde. Le développement local c'est les femmes quoi." Et je dis : "Pourquoi les femmes ne...?"

Pourquoi cette richesse-là elle n'évolue pas ?" A chaque fois, même quand on avait une réunion dans la communauté sénégalaise, j'ai développé ces idées quoi, pour faire comprendre aux femmes, les convaincre qu'elles ont leur place : sans elles, ça ne peut pas marcher quoi. Il faut qu'elles se rendent compte de leur capacité, de leur savoir-faire, qu'elles le partagent avec quoi.

**Est-ce que tu penses qu'au Sénégal tu aurais eu les mêmes combats ou c'est parce que tu étais ici, dans une situation d'immigration, que c'était plus fort encore ?**

Oui. Je sais que les femmes en général au Sénégal sont très investies dans le développement local. Peut-être pas dans le développement local... Peut-être, c'est vrai qu'on ne sent pas les mêmes choses. Parce que quand on est immigrée déjà, on est venue là, on essaie de trouver une place. On se dit : " Où on est ? Qui on est ? Qu'est-ce qu'on est ici ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Ici on parle de droits, de devoirs. C'est quoi nos droits ? Nos devoirs ? " Je crois que c'est partout pareil. On a des devoirs. Si on a envie de... On a le devoir de faire ceci, de respecter les gens, de respecter la loi. Mais on a aussi des droits. C'est quoi ces droits ? Comment on peut... Comment on peut accéder à ces droits ? Comment ne pas s'exclure ? Comment montrer que... Est-ce que c'est vrai qu'on est... qu'on a réellement ces droits ? Est-ce qu'on peut vraiment les avoir et vivre comme toutes les femmes qui sont ici ? Au Sénégal, aussi, de plus en plus, les femmes mènent des combats comme ça. Mais elles sont confrontées à d'autres réalités quotidiennes. Elles sont confrontées à des réalités du quotidien : éduquer leurs enfants, les faire vivre. Parce qu'à un moment donné, on a l'impression que les hommes ou démissionnent ou ils sont dans d'autres... Et là les femmes se liguent là-bas aussi pour que ça cesse. Au Sénégal, je n'avais pas commencé ce combat, mais j'étais déjà syndiquée dans l'enseignement où j'étais. J'étais dans le plus grand syndicat des enseignants. Et j'étais déjà... J'étais très près de ce que faisaient les syndicats et de ce qu'ils proposaient.

C'est vrai qu'ici c'est autre chose. Surtout quand on est maman, on a des enfants, on se pose des questions. Qu'est-ce qu'ils vont devenir mes enfants ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi j'ai immigré ? J'ai quitté le Sénégal pour venir ici. Qu'est-ce qu'ils vont

devenir mes enfants ? Il faut qu'ils réussissent, je me suis dit. Alors, à un moment donné, je me suis dit : "Mais il faut qu'ils réussissent mes enfants." J'allais dans leur école quand ils sont arrivés. Je suis allée voir les enseignants. Je suis restée des heures dans les classes pour voir ce qu'il se passe, échanger avec les enseignants. Ah mes enfants, ils ont pris le rythme scolaire, pas de souci. Ils ont fait une scolarité, sauf un. Sauf un qui a vraiment... Avant-hier, on discutait, il me dit : "Maman, moi j'ai décroché au CP" [*Rires*].

Quand on est arrivés à Cenon, ils étaient dans une école, l'école Camille Maumey. Mais avec des enseignants, un directeur, extraordinaires. Ils se sont intégrés. Il n'y a pas de souci. Ils ont fait une scolarité. Lui, il était le dernier. Et quand il était en CP avec un de ses copains de la cité Henri Sellier, il y avait une autre institutrice qui venait, qui était revenue dans l'école. Et cette institutrice-là, ça ne se passait pas bien avec les deux garçons, jusqu'au jour où ils convoquent. Ils convoquent les parents. La maîtresse a dit : "Chaque parent s'assoit là où il y a le cahier de son enfant". Et la femme et moi, on s'est retrouvées dans un coin [*Rires*] avec les deux cahiers. Je me suis dit : "Ah, là, ma chère, tu es mal partie là. Là tu vas devoir me donner des explications." Et puis avant qu'elle commence, je dis : "Non, je veux bien être polie. Mais là, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Si je vous comprends bien, c'est Adil et Dramane qui sont assis comme ça côte-à-côte, là, bien cachés des autres. Elle me répond oui. Je lui dis : "Mais au nom de quoi ils ne sont pas avec les autres ?" Elle me dit : "Oui, parce qu'ils ont des difficultés... Adil et Dramane sont suivis, ils sont suivis par un psy". Je lui dis : "Vous faites suivre nos enfants par des psy sans qu'on soit au courant ? Au nom de quoi vous faites ça ?" Ah oui. Après j'ai regardé les cahiers, c'était horrible.

C'était lamentable. Je me suis dit : "Moi, en tant que parent, je vis ça là. Je vois l'état dans lequel je suis. J'imagine les enfants qui ont vécu ça toute l'année jusqu'à maintenant, tout seuls, sans savoir de quoi ils sont... pourquoi, au nom de quoi... Ils ne comprennent même pas pourquoi ça" C'est même incompréhensible. Bon, on s'est rassis. Elle a fait sa réunion. On est partis. Je suis venue.



J'ai rendu compte à mon mari. Bon, on a pris donc des feuilles, on a fait un courrier. On est allés voir le directeur. Puisque le directeur et les enseignants qui étaient là-bas, ils étaient vraiment des gens exceptionnels. Mon mari a fait le courrier. Il en a fait deux. Un au directeur d'école, un autre à l'inspecteur académique. Ensuite, l'inspecteur a répondu. On s'est rencontrés à l'école avec l'enseignante. Elle a répondu : "Elle est désolée. Elle ne sait même pas pourquoi elle a eu ça". Elle arrive comme ça. Mais elle, elle a commencé sa carrière dans cette école. Et quand elle était dans cette école, il n'y avait pas d'enfants d'immigrés. Et quand elle est revenue, elle a trouvé tellement d'enfants immigrés là, ça lui a fait peur.

Elle ne comprenait plus quoi. Elle était vraiment dépassée. Elle ne savait pas quoi faire. Elle était mal quoi. Elle n'a pas pu gérer ça. Et les enfants, ça ne les a pas... ça les a vraiment affectés quoi. Je sais que nous, on a tout fait, parce que j'étais là avec mon mari, encadré notre garçon Dramane. Il a tenu jusqu'en troisième. Il a fait un CAP-BEP Vente. Après il a dit : "Papa, s'il te plaît. Laissez-moi sortir de l'école." Je savais qu'il souffrait. L'école pour lui, c'était... Comme ça, il est sorti de l'école quoi. C'est... On en parle maintenant. On en rit.

Mais je sais qu'ils ont été tous blessés. Le même garçon aussi. Je vois sa maman tout le temps. Il vivait seul avec sa maman. C'était douloureux. Jusqu'à présent, il a même réussi. Il était parti faire le service militaire. Mais à chaque fois sa maman me dit : "Il revient dans quelque chose de... Cette situation de [?], d'échec... Je crois que l'école c'est le... je dis, ça doit être le lieu fondamental d'intégration, de structuration, d'accompagnement, de compréhension des petits hommes-là qu'on les envoie. D'où la nécessité - je ne leur apprend pas ce qu'ils font - mais je crois qu'il y a beaucoup d'enseignants qui sont perdus dans tout ça. Il faut qu'on leur parle de réalités. Est-ce que c'est dans leur formation ? Est-ce qu'ils mettent des petits [?] dans leurs programmes ? Je ne sais pas. Parce que je crois que s'il y a une dérive, s'il y a vraiment... On sent ces situations d'échec dans beaucoup d'enfants immigrés qui sont - il y en a beaucoup qui réussissent, hein - mais par rapport à ceux qui sont laissés sur la route, on voit qu'il y a quelque chose qui ne va pas aller quoi. Moi je dis : "D'abord, c'est l'école." L'école doit être une force. Et tous les parents croient à l'école.

## **Et avec les Pagneuses, cela fait partie de tes combats ?**

Oui, avec les Pagneuses ça fait partie de nos combats. Nous sommes six femmes très engagées. Nous travaillons beaucoup sur ces thèmes de l'éducation : la santé, l'action au droit, la lutte contre les discriminations... Pendant huit ans, j'ai été dans la médiation sociale. J'étais correspondante de quartier. Je travaillais beaucoup dans les rues. Aller à la rencontre des personnes qui sont exclues, qui sont paumées, angoissées, qui vivent vraiment en dehors de... Et là, quand je suis arrivée à Saint-Michel, je suis tombée - le hasard n'existe pas - je suis tombée sur un quartier, c'est le quartier vraiment le plus populaire de Bordeaux. On reçoit tous les primo-arrivants ici. On reçoit, il y a une diversité culturelle, une richesse. C'est un plaisir pour moi de venir dans cet endroit. Mon bureau est là. Je fais l'écrivain public trois fois par semaine, lundi, mardi, mercredi de 14h à 16h. Il m'arrive des fois d'aller jusqu'à 18h parce qu'il y a du monde.

Le lundi, on a une interprète bulgare, turque, russe, parce qu'on reçoit beaucoup de populations de l'est. Il y a beaucoup de monde. Mais ici, c'est une richesse quoi. Il y a des gens qui sont aussi... quand on les reçoit on voit vraiment qu'il y a une souffrance. Une souffrance. Ils ont besoin de confiance. Ils ont besoin d'échanger, de parler, d'écouter. Heureusement que c'est des... c'est des outils que j'ai acquis dans ce travail de médiation, que j'ai eu beaucoup de patience, beaucoup de respect. Traiter les personnes, la personne qui est devant soi, l'individu, comme soi. Un travail qui a l'altérité, le respect de l'autre, l'amour de l'autre. Ils sont... Il y en a qui croient qu'ils sont là pour gratter. Il y en a qui croient qu'ils sont là pour profiter, qu'ils ont plus de droit qu'eux. Je dis : "Mais non. Ils n'ont pas plus de droits que personne. Personne n'a envie de vivre dans une situation pareille. Tout le monde veut s'en sortir. Vivre dignement. Celui qui tend la main, c'est parce qu'il n'a pas le choix. Quand il..." Ce que nous, notre fonction, notre rôle, c'est d'essayer de les sortir de ça. Comment on peut les tirer pour les sortir de ça. On est tous passés dans ces difficultés. Mais c'est pas donné à tout le monde d'avoir des buts, des occasions de le travailler, d'essayer de faire le plus rapidement possible. Il y en a qui ont besoin de beaucoup beaucoup de...

beaucoup d'accompagnement. On fait beaucoup d'accompagnement. Beaucoup de situations difficiles, difficiles. C'est très dur.

### **Expliquez-moi les Pagneuses, comment ça a commencé.**

Hein ?

### **Les Pagneuses, comment ça a commencé ?**

Les Pagneuses, donc, par les journées de la femme. A ce moment, il y avait Marta Mané [?] qui était la présidente de la commission. Donc, avec l'Union des Travailleurs Sénégalais, ils ont rassemblé les associations des femmes africaines.

### **C'était l'UTSF ?**

C'était l'UTSF. Dans l'UTSF. Donc, il y avait plusieurs commissions, dont cette commission femmes. Et toutes ces femmes-là se sont réunies pour faire des scénettes et travailler sur le quotidien, sur les réalités qu'elles vivaient, être parent entre deux continents, la polygamie, être en France et vivre la polygamie, des trucs comme ça, la santé. Pendant deux, trois ans, on venait faire ces représentations théâtrales. Et à un moment donné, ça a commencé à prendre de l'ampleur. Il restait présent... Il restait une dizaine de femmes, les autres étaient parties. Et très souvent on faisait appel à nous. Ou il y a Guy Lenoir avec MC2A qui nous proposait d'aller dans les spectacles pour faire des représentations. Et l'UTSF a dit que... les Pagneuses peuvent prendre leur autonomie et créer leur association parce que l'UTSF ne peut pas porter le projet. Nous on s'est dit : "Mais pourquoi pars ?" Donc on s'est réunies. On a créé une association.

### **Vous étiez combien ?**

On était... Je crois qu'on était une dizaine. Mais après, quand on a créé l'association, on est restées sept. On est restées sept jusqu'à il y a trois ans, on est restées six. Il y

en a deux qui sont parties, parce que c'est dur, hein. C'était la demande. Et puis à un moment, la demande était très, très, importante : les écoles, les centres d'animation.

### **Qu'est-ce que vous alliez faire dans les écoles et les centres d'animation par exemple ?**

Faire des projets sur... Par exemple, on a fait un projet avec le centre d'animation de la Benauge et les cinq groupes scolaires : vivre ensemble l'école, comment faire le lien entre les parents et l'enseignant des élèves, comment arriver à les faire rencontrer dans un moment de dialogue, d'échange...

### **Sous forme de conférences, enfin d'échanges ?**

Oui, de ça. Et nous on venait proposer des scénettes, aussitôt après l'école quoi. On était là, à 4h30, dès que les élèves sortaient, les parents sont là. On les emmenait avec les centres d'animation, les écoles, on faisait les représentations, après les devoirs commençaient. On l'a fait dans cinq groupes scolaires. L'école de Lomey, je me rappelle, c'était la dernière séance. Et ce jour-là, on a reçu même la visite du maire de quartier. Avec Alain Juppé, ils sont arrivés et ils nous ont vu jouer. Et c'est les associations, ou les écoles qui nous appelaient et qui donnaient les thèmes. On venait pour travailler sur tel thème. Donc par exemple, les poux à l'école. C'est quelque chose qui revient tout le temps. On a fait une scénette qui était très marrante sur "Les poux sont encore là", avec notre balai, notre machette, notre coupe-coupe noirache [*Rires*]. C'était beaucoup de trucs comme ça.

Ensuite, on a travaillé avec AIDES sur la prévention des populations immigrées, la prévention sur le sida. Ça a été un partenaire vraiment de longue date. On a continué à travailler avec eux. Ensuite, par le biais de AIDES, on est parties adhérer dans un réseau. On faisait même partie des membres fondateurs de ce réseau, réseau des associations africaines et caribéennes qui luttent contre le VIH. Et jusqu'à présent, on continue à travailler avec ce réseau. On a fait un DVD d'ailleurs, sur YouTube, avec le CCAS de Lormont. On va faire encore un autre. Ce DVD-là, c'est sur la drogue,

dépistage rapide. Et donc on a beaucoup travaillé avec le réseau. On continue avec eux. On fait le tour de la France. On fait beaucoup avec AIDES et...

### **Vous êtes toutes bénévoles ?**

Oui. Bénévoles. Quand on va travailler, on demande un peu de cachet aux associations pour nos déplacements, pour les frais.

### **Quel est ton rôle dans cette association ? Tu es présidente ?**

Je suis la présidente, mais on mène ça d'une façon très collégiale. Je fais les démarches administratives. Je veux impliquer. Mon objectif c'est vraiment que chacun se sente responsable dans cette association. Je fais le lien avec les institutions, les associations, les partenaires. Et ça me demandait beaucoup de travail aussi. Il y a un moment donné c'était tous les vendredis, de 21h jusqu'à minuit, 1h du matin. Tout le temps. Faut travailler, travailler sur des scénettes. Maintenant, on se rencontre moins. On a beaucoup de billes. Ah, on nous demande de travailler sur ce thème. On se dit : "Ah oui, on avait déjà travaillé sur ça. Comment on va adapter par rapport à ça ?" On se met autour de la table et on réfléchit. Chacun amène son idée.

### **Qu'est-ce qu'il t'apporte cet engagement ?**

Cet engagement, ce que ça m'apporte. Déjà, ça m'apporte une ouverture d'esprit d'être avec les gens. Ça m'apporte aussi quand je suis interpellée, que les gens viennent me voir, me demander des informations ou de les accompagner sur des trucs, ça fait plaisir de pouvoir donner un peu de soi-même, de partager. J'ai grandi dans ça. Je fais partie d'une fratrie de vingt-cinq enfants. Je suis le cinquième. Et j'ai toujours bien vécu avec mes frères et sœurs. J'ai toujours bien vécu avec mes parents, avec les épouses de mon père. Malheureusement, elles sont toutes parties, mon papa avec. Mais je sais ce que c'est que vivre ensemble. Partager, c'est un

bonheur. C'est quelque chose d'extraordinaire. C'est... Je ne sens pas quelque chose, moi, d'aussi important dans la vie que ça.